

- LE SHOWMAN ET LE CONFUS -
PLUTON - ACTE 3, de La 2^e Porte à Gauche

Retour critique par EVELYNE LONDEI-SHORTALL

Reporters Audacieux 2017-18

26 mars 2018 - à Montréal



À PROPOS D'ÉVELYNE LONDEI-SHORTALL

Les arts de la scène fascinent Evelyne Londei-Shortall depuis l'enfance, ce qui la pousse à s'impliquer comme comédienne pendant quelques années dans des troupes de théâtre parascolaires. Après des études postsecondaires en littérature et en linguistique, Evelyne entre à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM en 2015, souhaitant approfondir ses connaissances sur le spectacle vivant. Elle se penche alors sur le travail d'artistes de la performance, intriguée par la manière dont ils-elles poussent les limites de leurs corps. Durant sa formation en études féministes, entamée en 2016, elle s'intéresse à la sexualité et aux rapports de pouvoir présents dans les relations interpersonnelles. Sa manière d'aborder le théâtre est maintenant indissociable

de ce regard féministe.

Quelques minutes après le début des performances, n'ayant encore rien gribouillé dans mon carnet de notes, une question me pesait : qu'est-ce que je vais écrire sur ce spectacle ? Mon angoisse s'est dissipée au fur et à mesure que se traçaient des filons vers les univers transmis par Peter James et Benoît Lachambre. Je n'avais qu'à les suivre et embarquer dans le jeu.

La scène de La Chapelle est séparée en deux par un rideau noir. Assise à la frontière des deux sections, je regardais l'un et l'autre à tour de rôle, les opposant pour mieux les définir. D'un côté, Katie Ward chorégraphie le processus de création d'un artiste, de la fabrication lumineuse et sonore d'un espace à sa destruction physique. L'interprète convoque des objets divers pour alimenter son projet, dont une figurine de dragon rose, une tête de mannequin ou un objet de caoutchouc émettant un son aigu. De l'autre, Dana Michel expose le monde à l'envers d'un homme dont la candeur évoque l'enfance ou la démence. Lachambre détourne la fonction première des objets éparpillés au sol, tous relevant du cadre domestique, pour se les approprier à sa façon. Il devient joueur d'aspirateur ou marionnettiste de pelure de banane, il utilise une cuillère pour se brosser la barbe et un gant pour manger du beurre d'arachide.

Les deux humains personnifiés sur scène sont polarisés; l'exhibitionnisme de James contraste avec la vulnérabilité de Lachambre. Le premier crée sous et pour le regard du public, montre chacun des objets à la ronde, crie des phrases ou répète des mots dans un micro. Le second agit selon son bon vouloir, accuse parfois amicalement la présence des individus autour de lui, mais reste dans sa bulle la plupart du temps. Observant tous les deux, je commençais à souhaiter la rencontre de ces individus cocasses.

Soudain, le premier détruit l'espace autour de lui et chamboule celui de son voisin par le fait même. Cette collision est brutale; le fou rigolo n'a plus le contrôle de son environnement, ce qui l'entraîne dans une détresse momentanée. C'est alors que la différence fondamentale entre les deux univers me saute aux yeux. Le second touche à des zones de sensibilité inexplorées par le premier et dépasse l'aspect ludique ou l'exercice de création. L'homme personnifié par Lachambre suscite la compassion par sa confusion authentique.

De ces deux collaborations intergénérationnelles émergent des imaginaires étranges et drôles. Quoique différents, les univers fabriqués ne sont pourtant pas si étrangers l'un à l'autre. Tous deux prennent appui sur le jeu, avec leurs propres codes, pour révéler un rapport au monde particulier. Beaucoup d'humour émane des performances et le fait de voir la réaction des autres, que ce soit le rire, la curiosité ou l'étonnement, ajoute au plaisir d'assister au troisième chapitre de la série *Pluton*.

